

COMPARATIVE LITERATURE IN AN AGE OF GLOBALIZATION: UNE RÉPONSE

Roland Le Huenen

Université de Toronto

Le collectif *Comparative Literature in an Age of Globalization*, publication quelque peu tardive aux Presses de l'Université Johns Hopkins du rapport commandé à Haun Saussy de l'université Yale par l'*American Comparative Literature Association* (ACLA) à propos de l'état présent de la discipline aux États-Unis (2003), peut être considéré dans une large mesure comme une réponse au *Bernheimer Report* de 1993, mais dans un sens qui déplace l'enjeu de l'enquête du contexte multiculturaliste vers celui de la mondialisation. Haun Saussy a conçu l'ouvrage en deux parties, la première constituée de douze contributions offrant des points de vue très diversifiés et souvent contradictoires entre-eux, la seconde faite de sept réactions qui compliquent encore la nature d'un débat dont le caractère polémique est non seulement souhaité, mais encore recherché. Les principales questions soulevées par le *Bernheimer Report* retrouvent droit de cité dans celui de Saussy: celle du littéraire et de la spécificité de son objet; celle de l'étude des textes en traduction ou en version originale; la critique de l'eurocentrisme et, dans une moindre mesure, la question de la place de la théorie en littérature comparée. Si le spectre des "Cultural Studies" était dans le *Bernheimer Report* la principale source d'inquiétude, c'est désormais celui de la littérature mondiale ("World Literature") qui donne le frisson à nos collègues américains.

Dans la généalogie mythique du comparatisme littéraire qu'il retrace brièvement dans son article introductif au titre étrangement surréaliste ("Exquisite Cadavers Stitched from Fresh Nightmares") Haun Saussy fait une place à Goethe, à Mme de Staël et à l'obscur Hugo Meltzl de Lomnitz, mais curieusement fait silence sur Abel-François Villemain qui fut non seulement le premier à employer en 1829 dans son cours de littérature française fait en Sorbonne l'expression "littérature com-

parée" à propos d'un récit en vers du XIII^{ème} siècle consacré à la croisade contre les Albigeois, mais qui en sus développe une réflexion et une pratique comparatistes qui, une fois mises en volumes, connurent de nombreuses rééditions et traductions au long du XIX^{ème} siècle. On ne peut en effet qu'être frappé par la sûreté et la modernité du jugement que, dans la préface de son ouvrage, Villemain porte sur la nouvelle discipline qu'il contribue à mettre en place. À l'enthousiasme d'innover au plan des méthodes répond la prise de conscience de l'immensité de la tâche à accomplir résultant du principe même de comparativité. "Pour la première fois, dans une chaire française, on entreprenait l'analyse comparée de plusieurs littératures modernes qui, sorties des mêmes sources, n'ont cessé de communiquer ensemble, et se sont mêlées à diverses époques [...] Une telle analyse, à la vérité, pour avoir tout l'intérêt qu'elle peut offrir, aurait besoin d'être complète; mais comment y parvenir? L'examen simultané des littératures de l'Europe chrétienne serait une tâche infinie; et cependant il y manquerait un grand côté du monde, l'Orient" (Villemain i). Comment ne pas reconnaître dans ces quelques remarques la présence des préoccupations les plus actuelles pour ce qui concerne l'ouverture quasiment infinie du questionnement comparatiste, aussi bien que la nécessité de regarder au-delà des seules réalisations de l'Europe. Déjà aussi se manifeste une inquiétude quant à la manière de mener à bien ce vaste projet. Limitant son enquête aux littératures française, italienne, espagnole et anglaise, Villemain reconnaît que les bornes nationales et géographiques qu'il est amené à mettre à son étude lui viennent de ses propres limitations de chercheur polyglotte. Ne lisant pas l'allemand un vaste domaine de la littérature européenne lui échapperait donc, sans pour autant mettre en cause le principe d'un "synchronisme d'idées" applicable aux littératures participant d'une même souche linguistique. La recherche philologique sert ici de modèle à l'analyse des littératures. D'autre part si le chercheur individuel se doit de prendre la mesure du relativisme de ses entreprises, il découvre dans les projets de ses contemporains et de ses successeurs l'occasion de se réjouir du progrès et des avancées de la discipline nouvelle qu'ils concourent à édifier. Belle leçon de sagesse et de solidarité qui contraste cette fois avec la démesure et la frénésie totalisante qui s'emparent de certains comparatistes d'aujourd'hui! On trouverait encore chez Villemain un sens aigu du rôle du contexte qui donne un tour bien particulier à son comparatisme, faisant de celui-ci l'adjuvant et non l'opposant de son approche des littératures nationales. Ainsi pour lui n'est-il pas concevable d'analyser la littérature française de manière convaincante et fructueuse sans devoir faire de larges excursions du côté de la littérature italienne, en particulier pour le Moyen-Âge et la Renaissance, de la littérature espagnole pour le XVII^{ème} siècle et de la littérature anglaise pour le XVIII^{ème} siècle. S'il m'a paru nécessaire de rappeler un peu longuement les leçons de Villemain, c'est qu'elles me paraissent déjà contenir en germe certains des questionnements actuels concernant la nature et le statut toujours élusifs de la littérature comparée comme discipline. On pourrait tout aussi bien renverser l'argument et dès lors affirmer que les préoccupations d'aujourd'hui sont loin d'être

nouvelles, et ont trouvé voilà bientôt deux siècles une formulation dont l'actualité ne s'est pas démentie.

Le comparatisme de Villemain était au service de la littérature et se présentait avant tout comme une méthode d'analyse, le syntagme nominal "littérature comparée" introduisant un ordre hypotaxique entre le substantif et son déterminant. Au long des années et à mesure que se faisaient plus pressants la quête d'un objet spécifique à la démarche comparatiste, et par là le dessein de la constituer en discipline, le lien hiérarchique se distendait au point de se renverser et de donner le premier plan au déterminant. Si les littératures nationales avaient un objet singulier, une langue qui circonscrivait leur aire langagière, des méthodes bien à elles et une communauté de chercheurs qui leur appartenait en propre, il en allait tout autrement pour la littérature comparée dont encore maintenant les professeurs-chercheurs se recrutent la plupart du temps dans les départements de langue et de littérature. D'où le revirement qui venait poser sur la comparaison ou plus exactement sur la comparativité l'essentiel de sa raison d'être. La vocation du comparatisme devait et ne pouvait qu'être relationnelle, trouvant dans la description de liens associatifs ou la construction d'objets relationnels le sens même de sa mission, car si le paramètre théorique avait pour un instant briller au ciel comparatiste, il se faisait bientôt approprier par les chercheurs des départements de littérature nationale ou étrangère, d'autant plus facilement que lesdits chercheurs étaient souvent les mêmes d'un camp à l'autre. Mais la comparativité se révélait bientôt un outil de maniement délicat, qui à force de multiplier ses lieux de comparaison dépouillait chaque fois un peu plus la littérature de sa littérarité, la quête indéfinie des comparants finissant par dissoudre la matière littéraire dans une thématique brouillonne et indifférenciée. A vouloir trop comparer on arrivait par ne plus savoir ce qui faisait vraiment l'objet de la comparaison, la littérature perdait ses marques et jusqu'à sa capacité à signifier. C'est à cette déshérence que concluait en partie le *Bernheimer Report* lorsqu'il se demandait si la littérature avait encore sa place dans les études comparatistes et s'il ne serait pas préférable de la fonder dans un champ plus large tel celui des *Cultural Studies*. C'était bien sûr ne pas s'apercevoir ou vouloir s'apercevoir que si la littérature est un objet culturel, elle possède en sus son propre protocole et ses propres méthodes pour parler d'elle-même à ce titre, sans qu'il lui soit nécessaire, comme les marxistes auraient aimé le faire croire, de devoir recourir à des pratiques interprétatives empruntées à des champs extérieurs du savoir, en particulier aux sciences sociales. Le fait que le *Bernheimer Report* donne le signal de la grande peur des *Cultural Studies* montre à quel point les comparatistes américains se trouvaient alors démunis face à l'apparition d'un champ nouveau de recherche d'autant plus assimilateur qu'il était éclectique à la fois dans ses méthodes et ses bases théoriques, résignés qu'ils étaient, semble-t-il, à capituler et à renier leur propre discipline qui devenait un moulin ouvert à tous les vents.

Fort heureusement le présent rapport entend restaurer la confiance perdue et plaide vigoureusement sous la plume de Haun Saussy, de Jonathan Culler et aussi de Roland Greene en faveur de la littérature. Si Haun Saussy relève le caractère focal de

la littérature au sein de la discipline comparatiste et met l'accent sur la nécessité de lire "littérairement", si variés que soient les textes soumis à la lecture, Jonathan Culler estime que "thé rôle of literature in comparative literature seems very robust these days" (241) et signale avoir constaté que de nombreuses thèses récentes portant sur des questions socio-politiques consacrent même plusieurs de leurs chapitres à des auteurs de romans. Certes se manifeste toujours, au détour d'une prise de position, un parti-pris de narcissisme trop content de claironner "for me comparative literature must be a world without limits" (182), mais l'on sent bien en même temps que cette galéjade recueille peu de suffrages. Un autre retour du balancier s'affiche dans la volonté de valoriser la lecture des textes dans leur version d'origine. Estimant que la meilleure traduction ne saurait jamais rivaliser avec la version originale, Haun Saussy souligne la nécessité de prendre le parti des programmes de langue étrangère dans la compétition institutionnelle pour la répartition des ressources et invite les enseignants des départements de langue et littérature nationale à développer des stratégies de lecture propres à mieux répondre aux besoins de leurs étudiants (26).

On doit aussi féliciter Haun Saussy pour la place qu'il donne au sein de son article introductif, et néanmoins très synthétique, à l'histoire de la discipline et à ses moments marquants. On aurait aimé certes que certaines contributions majeures, telles celle de Villemain mentionnée plus haut ou encore celle de Jean-Jacques Ampère, soient au moins citées, mais chacun demeure dans une certaine mesure libre de ses choix. L'important en somme est de poser le geste de mémoire qui reconnaît l'existence et l'importance des premières conceptions et des premières réalisations, et d'inciter par la même occasion les praticiens d'aujourd'hui à réfléchir sur les leçons du passé. A entendre certains on a parfois l'impression que leur opinion de la littérature comparée est celle d'un savoir qui s'invente à chaque instant, génération spontanée sans mémoire ni contrainte. Il me paraît tout au contraire qu'un sens plus aigu de l'histoire de la discipline conduirait à trouver des solutions mieux fondées qui lui permettraient de sortir de ses apories, non pas de les résoudre car une aporie est par définition sans dénouement, mais de s'en détourner. Cela nous mène bien sûr à la question de l'eurocentrisme, ou plus exactement à celle du rejet de l'Europe dont le *Bernheimer Report* faisait son fer de lance, et qui trouve toujours dans le présent rapport des partisans enflammés. Ce qui se cache derrière cet anathème n'est autre chose qu'une autre grande peur, celle de ne pas rendre justice à l'altérité, sentiment que Djelal Kadir illustre de manière très soutenue dans sa contribution, suivi en cela par quelques autres. Et c'est précisément dans ce contexte que la place de la littérature mondiale au sein de l'institution prend la forme d'une aporie. D'un côté il s'agit d'encourager l'accueil des littératures non-européennes dans le grand circuit du savoir et de l'enseignement, alors qu'on ne peut le faire à grande échelle que par le truchement de la traduction qui trahit l'essence même de leur altérité. De manière significative l'étude de David Damrosch montre bien l'existence d'une fracture entre les chefs-d'œuvre de la grande littérature européenne qui finissent par constituer un super-canon et le reste qui suit loin derrière. L'important me semble-t-il ici est de

retrouver des positions raisonnables, maniables et opératoires et d'en finir une fois pour toutes avec le discours de l'auto-accusation et de l'auto-flagellation. 'C'est le sens, je crois, qu'il faut donner au souhait de Linda Hutcheon: "[Comparative literature] will not abandon Europe completely, despite its current lack of fashionable appeal (and almost political correctness), especially among its younger scholars in North America" (225). Est-il nécessaire de rappeler que le clinquant de certains débats loin d'être le signe d'un surplus de sens n'est bien souvent que le masque qui en couvre l'épuisement ou la banalité. Que faire alors? Il serait peut-être temps de méditer la leçon du bon vieux Zenon d'Élée. Si l'argument logique ne permet pas de démontrer qu'Achille rattrapera jamais la tortue, il suffira que celui-ci se mette effectivement à marcher et d'une enjambée il la dépassera. On pourrait dire tout autrement et tout aussi bien avec Françoise Lionnet qu'il y a des moments où il faut savoir s'arrêter et tout simplement se mettre à cultiver son jardin (101).

OUVRAGES CITES

Saussy, Haun, éd. *Comparative Literature in an Age of Globalization*. Baltimore:

Johns Hopkins UP, 2006. Villemain, Abel-François. *Cours de Littérature française, 2ème édition, tome 1er*. Paris: Didier, 1840.

NOTES

- 1 *Comparative Literature in an Age of Globalization*, edited by Haun Saussy, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2006, 261 p.
- 2 "Sous ce point de vue, en effet, l'ouvrage offre un piquant et sérieux intérêt aux amateurs de la littérature comparée dans ses origines chez diverses nations" (Villemain 224). L'ouvrage comprend quatre volumes et son champ d'étude va du Moyen-Âge au début du Romantisme.
- 3 *De la littérature française dans ses rapports avec les littératures étrangères au moyen âge*, 1833.